

C'ÉTAIT WALLIS

UNE ÎLE ÉCHAPPÉE À L'HISTOIRE



- Roman -

Aloïse Baudouin

Aloïse Baudouin

C'était Wallis,
une île
échappée à l'histoire
Roman

© Aloïse Baudouin, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2129-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est un roman

Toute ressemblance avec des personnages réels serait fortuite

Remerciements

Ce livre est un roman inspiré de mes séjours aux Wallis et en Nouvelle Calédonie.

J'ai puisé dans ma mémoire, chapardé dans mes lectures, voyageant dans mes souvenirs « sans escale et sans assistance », je l'ai écrit seule.

Les faits que j'ai relatés sont imaginaires, les personnages fictifs même si certains acteurs, certains événements correspondent à un épisode réel de l'histoire de Wallis.

Des erreurs, des interprétations discutables ne doivent pas être retenues. C'est une fiction.

Je dois reconnaissance aux pères Maristes, dans leur « Journal des Océanistes » j'ai trouvé une partie de ma documentation. Depuis plus d'un siècle, ils accomplissent là-bas une œuvre exemplaire d'humanité et de transcendance, je leur sais gré d'avoir forgé une part de l'identité originale de cette île.

Je remercie Gilbert Sommier, mon pilote, qui m'a encouragé, suivi et souvent repêché hors de mes errances, les amis qui m'ont soutenu,

Dan et le doctorant Aubry et leur crayon rouge pour biffer, rajouter, rapetasser mes lacunes syntaxiques et orthographiques.

À Louis
à mes enfants
et leur descendance

« La côte de Tahiti apparaissait. Trempé d'eau de mer, grillé par le soleil, fatigué par la houle, la pluie, la nuit sur le bateau, je me disais que loin de son pays natal, on ne se trouve jamais aussi près de soi. »

Michel Onfray

(Vie et mort des Marquises)

Introduction

L'épave de l'avion reposait au bout d'une vague piste où galopaient des chevaux. Comme un oiseau crevé dont il ne restait que les os desséchés déjà incrustés dans la chair rosée de l'île. Des herbes drues mordaient son corps ventru et avaient déjà ingéré son train. Peu à peu, pilonné par les pluies et absorbé par les poussées végétales, on voyait bien qu'il allait s'enfoncer et un jour disparaître.

On lui avait été répondu :

— Ah, l'avion là-bas ! Vous voulez parler du *Lancaster* ? C'est un souvenir de la guerre. Non, on ne sait plus comment il s'est crashé là. Un problème d'atterrissage ? Bof... c'est vieux tout ça.

Dans les îles, en Polynésie, il était dit que le destin des êtres, humains ou pas, n'avait pas la même valeur que dans notre vieux monde.

« Aïtea pea pea¹ » : trois mots maoris inscrits sur un tableau de Gauguin.

On n'était pas en Polynésie, pas exactement, et la guerre ne s'était terminée que vingt ans plus tôt. Vingt ans : un temps assez long pour détruire un cadavre ; trop court pour détruire un avion.

À part le train d'atterrissage, sa structure semblait intacte. Son museau rond, légèrement relevé, renvoyait le feu du soleil de toutes les vitres en damier censées protéger le cockpit. Aucune d'elles n'était brisée.

« Il doit faire étouffant là-dedans, comme sous le plafond d'une serre ! »

D'ailleurs, il devait faire étouffant partout.

Dans sa descente vers l'atoll, en voyant la terre se rapprocher, ils avaient pu juger de l'exiguïté de leur territoire futur. Un très petit bout de terre à peine émergé et serti d'un lagon aux couleurs de palette.

L'avion hésitait. Il fit trois cercles au-dessus de la piste pour vérifier qu'aucun animal ne l'occupait, puis se posa en cahotant sur la croûte d'un terrain parsemé de plaques d'herbes, qui tenait lieu de tarmac.

La sueur ruisselait sur leurs fronts et suintait hors des vêtements saturés quand ils émergèrent sur l'échelle de coupée.

« Bienvenue dans le dernier paradis du Pacifique » leur dit-on, aussitôt accueillis. Parés jusqu'au menton, les guirlandes de fleurs et colliers de coquillages imprimant sur leur peau – avec une morsure légère – la trace poisseuse d'une odeur douceâtre, ils se fondirent aux rituels d'une réception officielle dans la moiteur des accolades.

Chapitre I

Janvier 1962

« Les îles sont de petits continents en abrégé. »

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre

... en pointillé sur l'océan.

Wallis et Futuna, les noms avaient surgi d'une enveloppe déchirée à la hâte. L'un élégant, l'autre barbare, se tenant par la main, comme un couple incongru.

— Wallis ! Cela arrive enfin ! Je viens de recevoir une affectation pour Wallis !

Le premier, d'abord, avait fusé, comme une exclamation ronde et goûteuse, amortie en sifflements soyeux : Wouah... liss, un nom évoquant une duchesse raffinée et l'odeur de lavande anglaise. Jacques Aubrun l'avait prononcé sur un ton de surprise ravie, avec l'air un peu amusé d'un joueur de loto « flash » qui aurait gratté son ticket et vu apparaître un nombre à cinq ou six zéros.

Camille, qui regardait son mari, saisit l'impact du ton et son effet de baume miracle sur ses traits tirés, leur gommant la fatigue, le gris, l'amertume.

Par esprit de controverse, ou pour ne pas avoir l'air de participer à une liesse excessive et douteuse, elle s'entendit répondre, avec un soupçon d'agressivité dans la voix :